Féroce

De Jean-François Chabas et David Sala

Quand Fenris naquit, il n’était, comme tous les louveteaux, qu’une petite boule de poils gluante, que sa mère lécha afin de la nettoyer. Mais, dès qu’il écarquilla les yeux et ouvrit la bouche pour bâiller, il eut l’air tout à fait sanguinaire, épouvantable et cruel. C’était certes une qualité indéniable pour un loup, mais point trop n’en faut : ses frères eux-mêmes furent effrayés.

Chaque fois que le petit Fenris approchait sa gueule pour téter, sa mère ne pouvait s’empêcher de frissonner. Elle en avait eu, des petits, mais celui-ci avait l’air si … féroce. Les frères et sœurs de Fenris avaient également peur de lui. Il ne faisait rien de spécialement affreux, il n’était pas plus méchant que les autres, mais rien qu’à le regarder, on se surprenait à claquer des dents.

Fenris grandit. Il devint un loup immense, et son allure avait de quoi épouvanter les plus téméraires. Son pelage était rougeâtre, son torse puisant pointait sous sa gueule encombrée d’énormes crocs. Sur son dos poussaient des sortes de soies rêches qui lui dessinaient une espèce de crinière. Mais ses yeux étaient bien le plus glaçant du tableau : il avait un regard effroyable, que personne ne pouvait soutenir. Une lueur écarlate habitait ses prunelles.

Les loups, comme chacun sait, vivent en meute. Mais la compagnie de Fenris mettait les nerfs de tous à rude épreuve. On se retournait, ayant entendu un bruit, et on poussait un glapissement d’horreur lorsqu’on se retrouvait face aux yeux luisants du grand loup rouge. Et il se produisit une chose commune, qui fut que Fenris, à force d’avoir malgré lui l’air méchant et de terroriser chacun par sa seule apparence, finit par devenir vraiment cruel.

Pour peu qu’on soit d’un fragile caractère, on grandit en imaginant qu’on est ce que les autres nous renvoient. Les sentences nous sculptent. Et comme Fenris avait cette terrible apparence, qui manquait faire s’évanouir d’effroi les loups les plus aguerris, il en vint, en plus de son allure redoutable, à commettre des actes qu’il jugeait en accord avec ce qu’on pensait de lui. Il mordit un de ses frères, lui laissant au flanc une large blessure, puis il s’attaqua au chef de meute, qu’il aurait mis en pièces si tous les loups ne s’étaient pas interposés pour le protéger.

Il fut banni. Dans quelque autre meute, peut-être serait-il devenu chef car il était le plus fort, mais les loups de son clan n’étaient pas idiots ; ils savaient qu’on avait besoin d’un monarque, mais qu’il était déraisonnable de choisir celui qui ferait régner la terreur, non seulement chez les autres espèces, mais à l’intérieur même de son royaume. Il ne suffisait pas d’être fort ; il fallait être aimé, et Fenris ne l’était pas.

Le grand loup erra dans les immenses forêts de bouleaux, dans les montagnes et dans les plaines à l’herbe rase où soufflait un vent violent, chaud et sec, ou glacé, selon les saisons.

S’il effrayait ceux de son espèce, il est facile de deviner combien il épouvantait les lapins, les merles ou les marmottes. Pas un animal n’échappait à cette peur.

Plus il était redouté, plus sa cruauté augmentait ; la solitude aggravant les choses, le loup rouge devint légendaire. Il était désormais Fenris le Féroce, celui qui faisait fuir jusqu’aux ours, celui dont on évitait même de parler, celui qui inspirait une telle crainte que les basses branches des arbres s’écartaient d’elles-mêmes sur son passage pour n’être pas touchées par le pelage du grand loup rouge, ou, pis encore, griffées par ses pattes ou mordues par ses dents acérées. Celui qui faisait coucher les fleurs, et ployer les herbes des champs.

Les voix de la Nature l’accompagnaient, en un souffle qui prévenait :

- Féroce ! Féroce ! Voici venir le féroce loup rouge !

Fenris croyait être fier de ce règne par la peur, mais il se mentait à lui-même. Quand une situation vous dépasse, dit-on, feignez d’en être les organisateurs. Et le loup rouge se rengorgeait. Quel être, sur cette terre, ne serait dompté par ses yeux de rubis et ses crocs aigus ?

Il rencontra la petite fille dans la clairière d’une sombre forêt de sapins. C’était le printemps ; l’enfant, frappée par un rai de soleil blanc, cueillait un lys martagon qu’elle s’apprêtait à glisser dans sa chevelure couleur miel. Comme elle lui tournait le dos et ne l’avait pas encore vu, Fenris émit un grognement sinistre, prêt à goûter la terreur sans nom de l’humaine lorsque celle-ci l’apercevrait.

Elle se retourna. Le grand loup lui offrit le plus affreux, croyant déjà entendre son cri d’épouvante. Mais la petite fille se contenta de hausser les sourcils ; elle prit le temps d’assurer la belle fleur dans ses cheveux, puis s’approcha de Fenris et, à l’immense stupéfaction de celui-ci, tendit la main pour tirer sur sa paupière.

- Hmm, grommela-t-elle d’une voix ténue, mais au ton assuré. Hmm, oui, oui… Je vois. Ces yeux rouges… Vous faites des allergies au pollen ? Non ? Vous ne fumez pas, j’imagine …. Alors, mon petit vieux, vous avez de la conjonctivite !

Fenris le féroce recula. On ne l’avait pas touché depuis des années.

- Ah ! on est un timide ! dit la petite fille. On s’effarouche facilement ! Remarquez que je ne vous jette pas la pierre. Il m’a souvent été répété, à moi-même, de ne pas adresser la parole aux étrangers. Vous avez des parents autoritaires ?

 Le loup rouge voulut grogner encore, mais il était si indigné qu’il s’étrangla et toussa.

- Et voilà ! s’écria l’enfant. Quand je vous disais que vous couvez quelque chose ! Laissez-moi vous ausculter …

 Fenris, abasourdi, voulut battre en retraite. Ses pattes antérieures butèrent contre une ouche constellée de champignons bleus. Déjà, la petite fille était sur lui. D’autorité, elle passa la main autour de ses épaules.

- Allons … il ne faut pas vous laisser influencer par toutes ces histoires de mystère féminin. D’accord, nous sommes belles. C’est vrai, nous sommes intelligentes. Mais vous aussi, vous avez de bons côtés. Peut-être qu’il faut un peu plus les chercher …

On raconte qu’au détour d’un sentier de montagne, au fond d’une ravine profonde ou dans un bois, on aperçoit parfois un couple étrange ; il est composé d’une jeune fille et d’un gigantesque loup rouge au pelage grisé, car c’est un vieil animal.

Ils marchent de concert, du pas de ceux qui ont très longtemps cheminé ensemble ; parfois la jeune fille s’appuie contre l’encolure du loup, parfois c’est le loup qui vient se presser contre les jambes fines de l’humaine. Ils s’accordent. Mais les gens, qui se montrent aujourd’hui bien sérieux, disent que c’est absolument impossible. Les loups, c’est bien connu, sont si féroces.